

La Vie sans savoir, de Christophe Etemadzadeh, Arléa, 396 p., 21 €

« Les sensations ne sont liées que par l'analogie, écrit Christophe Etemadzadeh : quand nous respirons une odeur qui nous évoque un moment heureux de notre jeunesse, notre premier mouvement est toujours d'exulter ; il faut que l'intellect intervienne pour que nous meurtrisse l'idée que ce moment est à jamais révolu. » L'auteur de *La Vie sans savoir* est d'origine iranienne par son père. Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure cette ascendance a contribué à son univers. On songe à Marcel Proust, qu'il mentionne souvent, mais Etemadzadeh, loin d'être un simple épigone, éclaire son modèle d'une nouvelle lumière : si *À la recherche du temps perdu* s'apparente à ce point aux *Mille et Une Nuits*, c'est à l'évidence que Proust est un écrivain persan, comme en témoignent sa passion pour les dynasties, les avatars et les atavismes, sa manière de nouer si densément ses tapis, recto et verso, et son zoroastrisme endogène : l'épiphanie mnémonique, déclencheur de réminiscences, n'est-elle pas une manifestation de l'âme éternelle ?

La Vie sans savoir est un recueil d'émotions gigognes que l'auteur de *Zardosht et autres pièces du puzzle* déboîte une à une pour en observer l'évolution sur l'échiquier de la vie. Pléthore de métaphores en cascade, analyses psychologiques taillées en pointe de diamant, portraits nostalgiques minutieusement ciselés en silhouettes : que de trésors éblouissants, d'une admirable justesse, s'offrent à

nous à chaque page ! J'ouvre au hasard mon exemplaire criblé de points d'exclamation et note ceci sur le rapport entre l'introspection et l'exploration sous-marine : « Chaque aveu me donnait le sentiment d'avoir surmonté une difficulté, dans l'ordre de la connaissance de soi (si la chose avouée était un poisson rare), de l'expression (s'il était difficile à capturer) ou du commerce avec autrui (si, pêché dans les profondeurs, il était si affreux que j'avais eu peur qu'on ne poussât les hauts cris en l'apercevant). » Les quelque 400 pages de cette fabuleuse chronique autobiographique sont dans la même veine. Etemadzadeh décrit merveilleusement la mer et les piscines. « Les excursions – selon le mot déchiqueté et rocheux qu'employait ma mère – nous menaient de lac en lac ; je me baignais dans les eaux froides en essayant de ne pas penser aux plésiosaures qu'elles abritaient peut-être. »

Ce grand écrivain affirme que le souvenir est un psychotrope. Son roman en est un, capiteux, envoûtant, dont la dépendance se fait longtemps sentir.

› Lucien d'Azay